



MIRKO
SABATINO

L'été
meurt
jeune

DENOËL

& D'AILLEURS



L'été meurt jeune

Mirko Sabatino

L'été meurt jeune

roman

Traduit de l'italien par Lise Caillat

DENOËL

Titre original :

L'Estate Muore Giovane

© 2018 notttempo srl

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2019

Couverture : Constance Clavel.

Photo : © Victor Korchencko / Arcangel Images

*À ma mère Elena
à ma grand-mère Olga
à Maria Grazia :
trois générations de femmes, un style d'amour.*

*À J. D. Salinger, Ernest Hemingway,
John Fante, Sandro Veronesi
et Stephen King : mes maîtres.*

« C'est précisément le côté sans défense de ces créatures qui attire ces bourreaux, la confiance angélique de l'enfant qui n'a nulle part où aller, personne chez qui trouver refuge — c'est bien ça qui enflamme le sang dépravé du bourreau. »

Fédor DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*¹

1. Actes Sud, Babel n° 526, 2002, traduction d'André Markowicz.

PROLOGUE

Quand on est seul, les choses nous arrivent tout entières.

En théorie, cette règle devrait valoir aussi pour le bonheur, mais elle n'y parvient pas à cause de ce mot — *seul* — autour duquel le bonheur, qu'on a beau arranger, étirer, border, achoppe toujours.

J'avais douze ans et demi quand j'ai commencé à être seul, et depuis je n'ai jamais cessé de l'être. C'est devenu une activité, plus qu'une condition. Ainsi, quand j'ai su qu'on allait la repêcher, je suis retourné dans mon village natal exactement comme, il y a plusieurs années, je l'avais quitté.

Seul.

Je regarde les deux plongeurs se préparer. L'un d'eux, malgré son arrogante prestance, a des fils gris qui hachurent ses tempes ; l'autre, un petit blond jeune et fluet, a le regard souriant, des yeux encore capables de briller d'étonnement.

Pour le plongeur aux tempes grises, c'est juste un travail, un travail presque ordinaire, mais, pour le plus jeune,

il doit s'agir de ce que c'est, dans son absurde évidence : une moissonneuse-batteuse noyée sous les eaux de l'Adriatique depuis les années soixante.

Cela arriva durant l'été 1963. Nous avions douze ans, et nous étions tellement petits, alors, que nos corps ne s'aventuraient guère au-delà du tee-shirt et du short dont nous étions vêtus.

Cette année-là, les Beatles franchirent le seuil des studios Abbey Road et treize heures après offrirent au monde leur premier 33 tours, le pape Jean XXIII mourut au bout de presque cinq années de pontificat et trois jours d'agonie, Martin Luther King annonça à l'Amérique qu'il avait un rêve, John Fitzgerald Kennedy perdit son poste de président et la vie à bord d'une limousine, un éboulement provoqua une inondation qui effaça de la carte d'Italie Longarone et ses habitants. Mais tout cela existait dans les journaux, à la radio et, pour les rares qui l'avaient, à la télévision : ce qui existait *vraiment* dans le monde, pour nous, c'étaient les ruelles de notre village.

Une place, une église, une épicerie, une boucherie, un café, une boulangerie, une école primaire, un collège, un kiosque à journaux, un dispensaire, un centre vétérinaire, un magasin de vêtements et de chaussures bon marché, les maisons blanches et basses.

Et les ruelles.

Où au cœur des après-midi somnolents les mères appelaient leurs enfants d'une voix tranquille et traînante, où le soir les vieilles restaient assises sur une chaise, devant chez elles, agitant paresseusement un éventail, pendant que

leurs maris se promenaient les mains croisées derrière le dos, obstinément, dans l'élégance surannée de leur unique costume, leurs visages graves et durs ravinés par le soleil.

Peut-être que les événements qui marquèrent l'année 1963 ne nous suffirent pas, ou ne nous semblèrent pas assez réels. Peut-être est-ce pour cela que nous décidâmes d'apporter notre mince, silencieuse, contribution à l'histoire.

Cette année-là il y avait Mimmo, Damiano et moi. Il y avait surtout nous.

C'était la douleur qui lui avait fait perdre la tête, alors qu'il était encore à califourchon sur le portail, avec les mains de Sabino Canosa qui, d'en bas, pressaient sa cuisse nue sur le métal chauffé au rouge par le soleil de midi. Il s'amusait, Canosa; relâchait sa prise pour que la peau de la jambe de Mimmo se détache du métal, et il l'écrasait à nouveau, en augmentant graduellement l'intensité et la durée de la pression.

Puis la chaleur avait atteint le cœur de la chair de Mimmo, et mon ami avait perdu le contrôle, la volonté. Sa langue s'était déliée. Il les avait dits, ces mots, et ne pouvait plus revenir en arrière.

« Lâche-moi, putain de ta mère! »

Sabino cessa de rire comme il cesse de pleuvoir, parfois, l'été : d'un coup. Il attendit que Mimmo ait passé l'autre jambe par-dessus le portail; alors, en un éclair, il saisit sa cheville des deux mains et le jeta à terre avec violence. Mimmo tomba dans les graviers et s'écorcha les genoux; Sabino l'attrapa par les cheveux et le traîna sur le chemin

comme un sac, tandis que Mimmo essayait de se mettre debout, trébuchant, tombant, ses plaies à vif râpant le sol poussiéreux. Canosa le souleva, toujours par les cheveux, et de sa main droite lui flanqua une gifle foudroyante, à lui dévisser la tête.

Mimmo s'écroula, mains en avant pour que son visage ne heurte pas les graviers; Sabino ramena un genou vers sa poitrine et du pied lui écrasa la main. Mon ami lança un hurlement guttural, retira ses doigts et les serra dans son autre main. Il oscilla, berçant la douleur contre son cœur et pleurant en silence.

Sabino le regardait de haut, comme s'il était un insecte. Il enfonça à nouveau ses doigts dans la chevelure d'ange de Mimmo et tira fort en arrière.

« Gros tas de merde. Ma mère, tu ne dois même pas prononcer son nom. Ma mère, c'est une sainte. »

Des gouttes de salive giclaient sur le visage terrorisé de Mimmo. Puis Sabino tendit le bras et lui assena une autre gifle, de haut en bas.

Je ne pouvais qu'observer. Cosimo et Salvatore m'immobilisaient. Je sentais l'odeur métallique de leur sueur. Si Damiano était là, pensais-je, si seulement Damiano était là.

Il y eut un échange de signes et de regards, puis Salvatore se plaça derrière Mimmo. Sabino recula, comme pour l'étudier. D'un geste précis et méthodique, il remonta le bord inférieur du tee-shirt de Mimmo et l'enroula sous son menton. Le ventre blanchâtre et proéminent de mon ami était livré aux yeux de tous, telle une faute.

J'entendis le sifflement de la ceinture en cuir qui glissait dans les passants du short de Sabino, puis le double claquement quand il la tendit entre ses mains.

Mimmo et moi ne faisons que regarder la partie de football qui se déroulait sur un terrain vague caillouteux brûlé par le soleil — un terrain de foot improvisé devant la villa de Potito Capece, deux tas de pierres en guise de poteaux, Sabino et Cosimo qui se passaient la balle et tiraient dans les buts sans filet que Salvatore défendait en se balançant d'une jambe sur l'autre. Puis le ballon qui s'envole au-delà du mur d'enceinte de la villa, Sabino qui ordonne à Mimmo d'aller le récupérer. Mimmo qui obéit parce que l'ordre vient de Sabino Canosa, quinze ans, le corps solide et trapu d'un taureau, mais également parce qu'il y trouve son compte : ce n'est pas n'importe quel ballon. C'est une relique. Mimmo avait l'opportunité de le toucher, le ballon qu'un Omar Sívori, telle une apparition surgie du néant dans notre village perdu du Gargano, avait dédié à Sabino quelques jours plus tôt.

Sabino brandit sa ceinture et donna un premier coup sur le sol, tel un dompteur. D'instinct, Mimmo plissa les yeux. Sabino replia la ceinture sur elle-même.

« Fouette-le, ce porc ! » exulta Cosimo dans mon dos, et j'en profitai pour échapper à sa prise. Je courus vers Mimmo, mais Cosimo m'attrapa le poignet, me retourna et me colla son poing au creux de l'estomac.

Je tombai à genoux. L'oxygène abandonna mes poumons.

Je sentis les mains de Cosimo qui me soulevaient de

terre, ses bras qui enserraient à nouveau mes épaules. J'essayais d'aspirer de l'air — en vain. Je vis le bras de Sabino fléchir, la ceinture s'abaisser et heurter le ventre nu de Mimmo. Il émit un cri rauque qui déchira sa gorge, mais ce n'était que le début. Les yeux écarquillés et pleins de haine, Sabino entama une flagellation effrénée. Les coups, de plus en plus violents, déferlaient à intervalles toujours plus rapprochés. Les cris de Mimmo retentissaient, atroces, primitifs. À mesure qu'il suait, Sabino, qu'il perdait de l'énergie, il gagnait en force. Son corps et son bras étaient parfaitement coordonnés, il frappait avec une fluidité forcenée. Ce n'était plus un jeu sadique ; même plus une punition, ni l'exercice grisant d'une violence gratuite. C'était au-delà de la haine. Si personne n'était intervenu, Sabino ne se serait pas arrêté.

Soudain un filet d'air trouva le chemin de mes poumons ; je sentis mon estomac se contracter violemment et un flot acide jaillit de ma gorge.

Cosimo me repoussa, écœuré, mais là où certains cèdent au dégoût, Sabino voyait des opportunités. Il jeta sa ceinture, arracha Mimmo à la prise de Salvatore et le traîna par les cheveux jusqu'à la flaque formée par mes sucs gastriques. Il me regarda : la cicatrice qui zébrait sa joue gauche, juste sous son œil, luisait de sueur.

« Lèche », dit-il en s'adressant à Mimmo. Mais c'était moi qu'il regardait. Il avait une exaltation nouvelle dans les yeux.

Il pressa sa main contre la nuque de Mimmo et essaya d'approcher son visage du vomi, mais Mimmo tendait les muscles de son cou, il résistait vaillamment.

« Lèche ! » ordonna Sabino, et il lui donna un coup de pied dans le flanc.

On entendit un hurlement ; Canosa se tourna vers les ruelles. Avant de le laisser partir, il cracha au visage de Mimmo.

Don Gerardo courait dans notre direction en tenant sa soutane entre ses doigts, et quand il nous rejoignit, il battit l'air de ses jambes maigres pour disperser Sabino et ses amis comme s'ils étaient des chiens errants. Ils s'éloignèrent tous les trois en riant et gesticulant.

« Vauriens », murmura le curé en essuyant avec un mouchoir la sueur sur son front. « Tout va bien ? »

J'acquiesçai, en m'efforçant de ne pas croiser son regard. Je ne voulais pas, je ne pouvais pas être obligé de le remercier.

Je m'approchai de Mimmo. Il pleurait tout bas, marmonnait des paroles insensées — son tee-shirt enroulé sous son cou, son ventre meurtri. De la main, j'essuyai la salive de Sabino sur son visage. Secoué de sanglots, Mimmo glissa mécaniquement ses doigts dans la poche de son short, et en extirpa une petite fiole en plastique. Elle contenait de l'eau bénite, cadeau de sa mère pour son douzième anniversaire ; Mimmo ne s'en séparait jamais. Il voulait juste s'assurer qu'elle était encore là, car il la remit aussitôt dans sa poche et se dirigea vers les ruelles, les yeux noyés de larmes.

Je lui pris le bras avec douceur et Mimmo s'arrêta. Je déroulai son tee-shirt, lentement, et couvris son ventre.

Nous quittâmes le terrain vague tandis que don Gerardo, immobile et muet, ne nous lâchait pas du regard.

Cher Primo,

Tu as douze ans aujourd'hui. Je t'imagine grand, fort et confiant, prêt à courir le monde. C'est bon de pouvoir être là avec toi en ce jour particulier, et cette pensée me rend heureux, dans le passé où je me trouve désormais, du lointain d'où je t'écris.

Six ans ont passé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Tu n'avais que six ans, mais quand le docteur t'a dit, en posant une main sur ton épaule, qu'il était temps de partir, tu as éloigné cette main d'un geste brusque et tu es resté là, à côté de mon lit. Alors, intérieurement, j'ai ri, j'ai ri de ton geste de dur, et j'ai compris que je ne devais pas m'inquiéter, que tu t'en sortirais. Puis tu m'as pris la main et l'as tenue serrée. Le docteur a tenté de t'approcher à nouveau, mais finalement il a reculé.

Quand tu es sorti de la chambre, j'ai appelé ta mère et lui ai dicté cette lettre. N'est-ce pas incroyable, Primo? N'est-ce pas magnifique? Nous sommes en train de



Été 1963, dans un village des Pouilles.

Primo, Mimmo et Damiano, trois garçons de douze ans, passent le temps comme ils le peuvent dans les ruelles écrasées de soleil de leur quartier. La vie n'est pas simple, pour ces amis inséparables : le père de Primo est mort, celui de Mimmo est à l'asile, celui de Damiano interdit à sa femme de quitter la maison. Et lorsqu'ils quittent leurs foyers, c'est pour se trouver confrontés à une bande d'ados qui s'amuse à les tourmenter et à les humilier...

Seulement, cet été-là, les trois garçons décident de ne plus se laisser faire. Ni par ces imbéciles d'ados ni par personne d'autre. Ils font un pacte, un pacte de sang, mais ignorent alors qu'un terrible engrenage vient de s'enclencher, qui précipitera la fin de l'été et de leur enfance.

**UN PREMIER ROMAN BOULEVERSANT.
UNE ÉCRITURE À LA BEAUTÉ SAUVAGE.
UNE POIGNANTE HISTOIRE D'AMITIÉ.**

Mirko Sabatino est né à Foggia en 1978 et vit aujourd'hui entre Rome et Nardò, une petite ville des Pouilles. Il est éditeur et *L'été meurt jeune* est son premier roman.

DENOËL



L'été meurt jeune
Mirko Sabatino

Cette édition électronique du livre
L'été meurt jeune de Mirko Sabatino
a été réalisée le 22 mai 2019
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207142301 - Numéro d'édition : 335315).

Code Sodis : N97272 - ISBN : 9782207142318.
Numéro d'édition : 335317.